

— PAR L'AUTRICE DES BRIDGERTON —

JULIA QUINN

L'INSOLENTTE
DE STANNAGE
PARK

Les Blyden



J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues.

L'insolente
de Stannage Park

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

*La reine Charlotte – Avant
les Bridgerton*

La chronique des Bridgerton

La chronique des Bridgerton 1 & 2

1 – *Daphné et le duc*

2 – *Anthony*

La chronique des Bridgerton 3 & 4

3 – *Benedict*

4 – *Colin*

La chronique des Bridgerton 5 & 6

5 – *Éloïse*

6 – *Francesca*

La chronique des Bridgerton 7 & 8

7 – *Hyacinthe*

8 – *Gregory*

La chronique des Bridgerton 9

9 – *Des années plus tard* suivi de
Lady Whistledown

Le quatuor des Smythe-Smith

Le quatuor des Smythe-Smith 1 & 2

1 – *Un goût de paradis*

2 – *Sortilège d'une nuit d'été*

Le quatuor des Smythe-Smith 3 & 4

3 – *Pluie de baisers*

4 – *Les secrets de sir Richard
Kenworthy*

Les Rokesby

La chronique des Rokesby 1 & 2

1 – *À cause de Mlle Bridgerton*

2 – *Un petit mensonge*

La chronique des Rokesby 3 & 4

3 – *L'autre Mlle Bridgerton*

4 – *Tout commença par un esclandre*

Les Lyndon

1 – *Je t'offrirai la lune*

2 – *Je t'offrirai le soleil*

Les Bevelstoke

1 – *Les carnets secrets de Miranda*

2 – *Mademoiselle la curieuse*

3 – *Ce que j'aime chez vous*

Les agents de la Couronne

1 – *Une héritière en cavale*

2 – *Comment séduire un marquis ?*

Les deux ducs de Wyndham

1 – *Le brigand*

2 – *M. Cavendish*

Les Blydon

1 – *Splendide*

2 – *Une danse sous les étoiles*

Trois mariages et cinq prétendants

Quatre filles et un château

Mariages à l'écossaise

Un héros pour Noël

Quatre mariages et un enchantement

JULIA
QUINN

LES BLYDON – 3

L'insolente
de Stannage Park

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Viviane Ascain*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
MINX

Éditeur original

Published by arrangement with Avon Books,
an imprint of HARPERCOLLINS PUBLISHERS.
All rights reserved.

© Julie Quinn Cotler, 1996

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2011

*À Fran Lebowitz,
mon merveilleux agent, ma merveilleuse amie...*

*Et à Paul, même s'il n'a pas cessé de demander
pendant que j'écrivais ce livre :
« Où sont toutes les solentes ? »*

Prologue

Londres, 1816

Écœuré, William Dunford observait ses compagnons qui, les yeux dans les yeux, l'ignoraient totalement. Lady Arabelle Blydon, l'une de ses meilleures amies, venait d'épouser lord John Blackwood, et les deux tourtereaux se regardaient avec une adoration qui confinait à l'imbécillité.

C'était aussi révoltant que charmant.

Les yeux au ciel, Dunford tapa du pied pour leur signifier son exaspération. Le trio, accompagné d'Alex, duc d'Ashboume, le meilleur ami de Dunford, et de sa femme Emma, qui était justement cousine avec Arabelle, se rendait au bal. Un incident malencontreux les avait immobilisés, et ils attendaient une seconde voiture pour reprendre leur chemin.

Le tintamarre d'un attelage sur les pavés lui annonça la fin imminente de son supplice. Pourtant, Arabelle et John paraissaient ne rien remarquer et semblaient prêts à se jeter dans les bras l'un de l'autre et à faire l'amour sur place.

C'en était trop pour Dunford.

— Mes petits tourtereaux... roucoula-t-il avec emphase.

John et Arabelle tournèrent enfin un regard égaré vers leur ami, comme s'il venait de les arracher à un rêve particulièrement voluptueux.

— Si vous voulez bien cesser de vous dévorer des yeux, nous pourrions peut-être nous remettre en route. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, la seconde voiture est arrivée.

— L'éducation soignée que tu as reçue a visiblement fait l'impasse sur le tact et la discrétion, soupira lord Blackwood.

— Personne n'est parfait ! rétorqua gaiement Dunford. Quand vous voudrez...

— Ma douce ? interrogea John en offrant le bras à sa jeune épouse, qui l'accepta avec un sourire empli d'adoration.

— Je te ferai payer ça au centuple ! chuchota la jeune femme.

— Je te fais confiance ! s'amusa l'intéressé.

Les cinq amis étaient à peine installés dans la luxueuse berline que les amoureux recommençaient leur manège. Blackwood avait pris la main de sa moitié et lui caressait tendrement les doigts, sans prendre la peine de se cacher, tandis qu'Arabelle poussait de petits soupirs de satisfaction.

— Mais enfin, vous les avez vus ? s'insurgea Dunford, prenant à témoin Alex et Emma. Même vous, vous ne vous rendiez pas aussi ridicules !

— Un jour, murmura Arabelle en le menaçant du doigt, tu vas rencontrer la femme de tes rêves, et c'est moi qui viendrai t'empoisonner la vie !

— Je ne voudrais pas te décevoir, ma pauvre Arabelle, mais il n'y a pas de danger ! La femme de mes rêves est trop parfaite pour exister ici-bas.

— C'est ce qu'on verra ! Je suis prête à parier qu'avant un an, une belle inconnue t'aura ensorcelé, tu te retrouveras pieds et poings liés, et tu en redemanderas !

— Tenu ! Combien es-tu prête à parier ?

— Combien es-tu prêt à perdre ?

— Tu ne le savais peut-être pas, mais tu as épousé une joueuse invétérée, remarqua Emma à l'adresse de John.

— Si j'avais su, j'y aurais regardé à deux fois !

— Combien ? insista lady Blackwood, non sans avoir préalablement assené une tape vigoureuse sur la main de son mari.

— Mille livres.

— Entendu.

— Mais vous êtes devenus fous ? protesta John.

— Tu crois que seuls les hommes ont le droit de jouer ? s'agaça sa femme.

— C'est un marché de dupes, ma chérie ! Tu viens de parier une somme astronomique avec la personne qui contrôle totalement l'enjeu. Tu ne peux pas gagner.

— Ne sous-estime pas le pouvoir de l'amour, mon cœur, même si dans le cas de Dunford, mieux vaudrait parier sur le désir.

— Tu me blesses profondément, si tu ne me crois capable que de bas instincts, protesta l'intéressé, la main sur le cœur.

— Parce que tu es capable d'autre chose ?

Le visage de Dunford se ferma. À vrai dire, il ignorait la réponse. Enfin, dans un an, il serait plus riche de mille livres. Ce serait de l'argent facilement gagné.

1

Quelques mois plus tard, Dunford prenait le thé chez lui avec Arabelle, qui était passée bavarder un peu. Il était ravi de cette visite à l'improviste car depuis qu'elle était mariée, il voyait moins souvent son amie.

— Tu es certaine que John ne va pas venir avec un fusil te tirer de mes griffes et me provoquer en duel ? la taquina-t-il.

— Il est bien trop occupé !

— Trop occupé pour lâcher la bride à son naturel possessif ? Ça m'étonne de lui.

— Il a confiance en toi et, ce qui est plus important, il a confiance en moi.

— Tant de vertu me laisse éperdu d'admiration ! persifla Dunford, qui tenait à se persuader qu'il n'en-viait pas le moins du monde le bonheur de la jeune femme.

Un petit coup discret à la porte annonça l'entrée de Whatmough, l'impassible majordome de la maison.

— Un homme de loi vous demande, monsieur.

— Un homme de loi ? À quel propos ?

— Je l'ignore, mais il s'est montré très insistant, monsieur.

— Dans ce cas, faites-le entrer. Je ne vois pas ce qu'il peut me vouloir, soupira le maître des lieux en s'excusant d'un regard las auprès d'Arabelle.

— C'est extrêmement curieux, admit-elle.

Whatmough introduisit donc un homme d'âge moyen, de taille moyenne, de corpulence moyenne, aux cheveux grisonnants et à la mise passe-partout, qui paraissait dans tous ses états.

— Monsieur Dunford ? Vous êtes bien monsieur Dunford ? Vous n'imaginez pas comme je suis heureux de vous avoir enfin trouvé ! Madame Dunford, je suppose ? C'est étrange, vraiment étrange ! Je vous croyais célibataire.

— Je suis effectivement célibataire, coupa Dunford lorsque le nouveau venu s'arrêta pour reprendre son souffle. Lady Blackwood est une amie. À qui ai-je l'honneur ?

— Oh, je vous prie de m'excuser ! Je vous présente toutes mes excuses ! Je suis Perceval Leverett, de l'étude Cragmont, Hopkins, Topkins & Leverett. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Une nouvelle très importante !

— Je vous écoute, intima Dunford, impavide.

— Nous devrions peut-être nous entretenir en privé, si madame n'est pas votre parente.

— Bien entendu. Tu veux bien nous excuser ?

— Mais certainement. Je t'attendrai ici, ajouta-t-elle, signifiant d'un sourire qu'elle aurait ensuite un feu roulant de questions à lui poser.

— Passons dans mon bureau, voulez-vous ? suggéra Dunford en ouvrant une porte adjacente.

Arabelle, constatant avec grand plaisir qu'ils avaient mal refermé la porte derrière eux, se glissa

sur le siège le plus proche et se démancha le cou pour mieux saisir leur conversation.

Au milieu d'un murmure de voix indistinctes, la jeune femme distingua le mot « cousin » puis, après un autre échange incompréhensible, elle entendit clairement le nom « Cornouailles ».

— Et que m'a-t-il laissé ?

Dunford venait de faire un héritage ! C'était merveilleux, à condition qu'il ne soit pas grevé de charges ou de conditions absurdes. Une de ses amies avait hérité d'une charmante demeure à la campagne, à condition de s'occuper des trente-sept chats de l'ancien propriétaire.

Le reste de la conversation resta parfaitement inaudible. Enfin, au bout de longues minutes, les deux hommes revinrent au salon, pendant que Leverett rangeait une épaisse liasse de papiers dans sa serviette.

— Je vous enverrai le reste des documents dès que possible. J'aurai certainement besoin de votre signature.

— Bien entendu.

— Eh bien ? s'impatientait la jeune femme dès que le notaire eut quitté la pièce.

— Il paraît que j'ai hérité d'une baronnie et de la propriété qui va avec.

— Une baronnie ! Il va falloir que je t'appelle milord, maintenant ?

— Parce que je t'appelle souvent lady Blackwood, moi ?

— La dernière fois, c'était il y a dix minutes à peine, quand tu m'as présentée à M. Leverett.

— Touché ! admit-il en se laissant tomber sur le canapé, sans même attendre qu'elle se soit assise. Alors, tu peux m'appeler lord Stannage.

— William Dunford, lord Stannage... Mais ça fait très distingué, tu sais ! le taquina-t-elle. À propos, ton prénom est bien William ?

C'était une vieille plaisanterie entre eux. Dunford détestait son prénom, et on l'employait si rarement qu'elle prétendait l'avoir oublié.

— J'ai demandé à ma mère. Il lui semble bien que c'est William.

— Qui est mort, au fait ? coupa-t-elle.

— Tu montres toujours beaucoup de tact et de délicatesse, ma belle Arabelle.

— Je ne me doutais pas que la perte d'un parent si éloigné que tu en ignorais l'existence il y a encore une demi-heure, t'affecterait à ce point.

— C'était un cousin. Au huitième degré, pour être exact.

— Et ils n'ont trouvé personne de plus proche ? s'étonna-t-elle. Je suis contente de ta bonne fortune, mais tout de même, cela fait très loin, et je trouve cela étonnant.

— Nous sommes apparemment une famille de célibataires endurcis, donc peu prolifiques.

— C'est ce que j'avais cru comprendre.

— Plaisanteries mises à part, je me retrouve maintenant en possession d'un titre de baron et d'un petit domaine en Cornouailles.

— Et tu es déjà allé en Cornouailles ? questionna négligemment Arabelle, satisfaite d'avoir bien entendu.

— Je n'y ai jamais mis les pieds. Et toi ?

— On dit que c'est très sauvage, avec des falaises grandioses où les vagues viennent s'écraser dans un fracas d'écume. Enfin, même s'il n'y a plus d'anthropophages, c'est le bout du monde !

— C'est tout de même l'Angleterre, ma belle, pas l'Océanie !

— Tu vas être obligé d'y aller ?

— Cela me paraît inévitable. Une côte sauvage, avec des tempêtes ? C'est tout à fait ce qu'il me faut. Je sens que je vais adorer !

— J'espère qu'il va détester cet endroit ! décréta Henriette Barrett en mordant avec entrain dans une pomme. Qu'il va l'abhorrer !

— Voyons, Henry, protesta Mme Simpson, la gouvernante de Stannage Park. Ce n'est pas très charitable de votre part !

— Je ne me sens pas d'humeur très charitable pour le moment, ma bonne Simpy ! J'ai tellement travaillé pour faire de Stannage Park ce qu'il est maintenant !

La jeune fille vivait ici depuis la mort de ses parents, alors qu'elle avait huit ans à peine. Ils s'étaient tués dans un accident de voiture à Manchester, où ils habitaient, la laissant seule et sans le sou. Viola, l'épouse du défunt baron, qui était cousine avec sa grand-mère, l'avait gentiment recueillie.

Henry était immédiatement tombée amoureuse de Stannage Park, de ses vieux murs de pierre immaculée, de ses vitres colorées qui étincelaient doucement et de tous ceux qui vivaient sur le domaine, jusqu'au dernier des métayers. Les domestiques l'avaient même trouvée un beau matin occupée à faire l'argenterie.

— Je veux que tout brille ici, avait expliqué la petite fille. Je veux que tout soit parfait, car c'est un endroit parfait !

C'est ainsi qu'elle avait adopté la Cornouailles, qui était devenue son véritable foyer, plus que Manchester ne l'avait jamais été. Lady Stannage s'était tout de suite attachée à elle et Carlyle, le maître des lieux, avait fait office de lointaine figure paternelle. Il s'occupait peu de l'enfant, mais il avait toujours pour elle une petite tape amicale sur la tête quand elle passait à sa portée.

Elle avait à peine quatorze ans lorsque Viola était morte, laissant son mari inconsolable et sa pupille orpheline une seconde fois. Carlyle s'était alors replié sur lui-même et avait laissé l'entretien et la gestion du domaine aller à vau-l'eau.

Henry avait immédiatement pris le relais. Elle aimait Stannage Park plus que tout au monde et avait des idées bien arrêtées sur la façon dont il devait être administré. Depuis six ans, elle tenait à la fois les rôles de maître et de maîtresse de maison, et tout le monde s'en trouvait bien. Il ne serait venu à l'idée de personne de contester son autorité, et elle était parfaitement heureuse de la vie qu'elle menait.

Mais Carlyle était mort subitement, et les terres comme le titre étaient passés à un lointain cousin londonien, probablement une espèce de muscadin à moitié dégénéré, qui n'était jamais venu en Cornouailles, à ce qu'on racontait. Bien entendu, elle non plus n'avait jamais mis les pieds en Cornouailles avant d'arriver à Stannage Park, mais elle ne voyait pas le rapport.

— Comment s'appelle-t-il, déjà ? s'enquit Mme Simpson, tout en pétrissant énergiquement une pâte à pain.

— Dunford. Quelque chose Dunford. Personne n'a jugé utile de m'informer de son prénom. Enfin, cela n'a pas grande importance. Je suppose que de

toute façon, maintenant qu'il est devenu lord Stannage, il voudra se faire donner du « milord », comme tous les roturiers fraîchement anoblis.

— On dirait que vous êtes vous-même une aristocrate de vieille souche, à vous entendre ! N'allez pas faire mauvaise figure à ce monsieur, je vous prie !

— Il tiendra probablement à m'appeler Henriette ! maugréa-t-elle en mordant dans sa pomme.

— J'espère bien ! Vous n'avez plus l'âge de vous faire appeler Henry !

— Mais vous, vous m'appelez toujours Henry.

— Moi, je suis trop vieille pour changer, mais pas vous ! Et il est grand temps d'abandonner vos manières de garçon manqué et de vous occuper de trouver un mari.

— Pour quoi faire ? Pour déménager en Angleterre ? Je ne veux pas quitter la Cornouailles.

Mme Simpson ne jugea pas utile de lui faire remarquer que la Cornouailles n'était jamais que la pointe méridionale de l'Angleterre. Henry était tellement passionné par sa région qu'elle en faisait le centre du monde, comme si rien d'autre n'existait.

— On trouve des messieurs très bien en Cornouailles. Vous pourriez parfaitement épouser l'un d'eux.

— Il n'y a personne d'intéressant ici, Simpy, vous le savez parfaitement, et personne ne voudrait de moi. Je n'ai pas un liard maintenant que Stannage Park appartient à cet étranger. Pour eux, je ne suis qu'un garçon manqué, de toute façon, un phénomène de foire.

— Mais pas du tout ! Tout le monde a beaucoup d'estime pour vous, au contraire.

— Je sais bien ! s'impacienta Henry. Ils m'estiment comme un homme, ce dont je leur suis

reconnaissante, mais aucun homme n'a envie d'en épouser un autre, vous savez.

— Peut-être que si vous portiez une robe...

— Mais j'en porte, quand c'est indispensable, rétorqua Henry en levant au ciel ses grands yeux gris.

— Pour fêter la semaine des quatre jeudis, sans doute ! Je ne vous ai jamais vue en robe, même pas à l'église !

— Si je vous comprends bien, j'ai de la chance que le pasteur ait l'esprit large !

— Vous avez surtout de la chance qu'il apprécie le cognac de France que vous lui faites porter tous les mois !

— J'ai mis une robe pour l'enterrement de Carlyle, si vous vous souvenez bien, et l'année dernière pour le bal du comté. J'en mets toujours quand nous avons des invités, d'ailleurs. J'en ai cinq différentes ! Oh, et puis j'en mets aussi pour aller en ville.

— Ce n'est pas vrai.

— Pas dans nos petits villages, bien sûr, mais chaque fois que je vais dans une vraie ville. Pour courir les champs et les chemins du domaine, c'est vraiment trop inconmode, vous en conviendrez !

Cela ne lui allait pas du tout non plus, mais Henry préféra garder cet argument pour elle.

— En tout cas, vous feriez bien d'en mettre une pour l'arrivée de M. Dunford.

— Je ne suis pas complètement demeurée, Simpy ! protesta-t-elle en lançant le trognon de pomme dans un seau d'ordures à l'autre bout de la pièce. Vous avez vu ? Dans le mille !, Je n'ai jamais manqué !

— Si seulement quelqu'un pouvait vous apprendre à vous conduire en fille ! soupira Mme Simpson.

— Viola a essayé, et elle y serait peut-être arrivée si elle avait vécu plus longtemps. Mais je me trouve très bien comme ça.

C'était généralement vrai. De temps à autre, elle était éblouie par une belle dame vêtue d'une robe splendide qui lui allait à la perfection. Ce genre de femmes n'avait pas de pieds, elle en était convaincue. Elles étaient montées sur roulettes et glissaient gracieusement partout où elles allaient, suivies d'une douzaine d'admirateurs béats. Henry imaginait ces jeunes gens à ses pieds, ce qui avait le don de la faire éclater de rire. Ce rêve n'était pas près de se réaliser et, de toute façon, elle était parfaitement satisfaite de la vie qu'elle menait.

— Henry?... Henry ? insista la gouvernante. Je vous parle !

— Excusez-moi. Je me demandais quoi faire avec les vaches, prétextait-elle. Je ne suis pas sûre que nous ayons suffisamment de place pour les loger toutes.

— Vous devriez plutôt vous demander ce que vous allez faire quand M. Dunford arrivera. Dans sa lettre, il s'annonçait pour cet après-midi, n'est-ce pas ?

— Oui. Quel enquiquineur !

— Henry !

— S'il y a jamais eu un moment pour les gros mots, c'est bien aujourd'hui ! Qu'allons-nous faire s'il s'intéresse à Stannage Park ? Ou pire, s'il veut s'en occuper ?

— Ce serait son droit le plus strict. Stannage Park lui appartient.

— C'est justement ce qui me désole !

— Il va peut-être vouloir vendre, remarqua pensivement Simpy en essuyant ses mains pleines de

farine. S'il vend à quelqu'un du pays, vous n'avez pas de souci à vous faire. Tout le monde sait que personne ne peut gérer ce domaine mieux que vous.

Henry sauta à bas du bahut sur lequel elle était perchée et se mit à arpenter la pièce à grands pas.

— Il ne peut pas vendre, le domaine est attaché au titre. S'il avait pu en disposer, je pense que Carlyle me l'aurait légué.

— Alors, il ne vous reste plus qu'à bien vous entendre avec ce M. Dunford.

— Il s'appelle lord Stannage, maintenant. Lord Stannage, propriétaire de ma maison et maître de mon destin.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il est mon tuteur, tout simplement.

— Comment ?

— Je suis sa pupille.

— Mais enfin, c'est impossible ! Vous ne le connaissez ni d'Ève ni d'Adam.

— Ainsi va le monde, ma chère Simpy. Les femmes n'ont rien dans le cerveau, et elles ont besoin de tuteurs pour les guider.

— Et vous ne m'aviez rien dit !

— Je ne vous dis pas tout, vous savez.

— Je m'en aperçois !

Henry et la femme de charge étaient pourtant très proches, et la jeune femme se serait volontiers confiée à elle, mais elle ne savait pas ce qui l'avait retenue, songea-t-elle en passant la main dans sa longue chevelure auburn.

Ses cheveux constituaient une de ses rares coquetteries. Les couper court aurait été beaucoup plus pratique, mais elle n'avait jamais pu s'y résoudre. Ils étaient tellement doux et épais ! Et puis, elle

aimait les tourner et les retourner entre ses doigts chaque fois qu'elle réfléchissait.

— Que nous sommes bêtes !

— Merci du compliment. Qu'est-ce qu'il y a encore ? questionna la gouvernante, partagée entre l'agacement et l'amusement.

— Il ne peut pas vendre le domaine, mais ça ne veut pas dire qu'il doit obligatoirement y habiter.

— Je ne suis pas sûre de vous suivre. Où voulez-vous en venir ?

— Nous n'avons qu'à lui ôter toute envie de s'installer ici. Ce ne sera probablement pas bien difficile, il y a de fortes chances pour qu'il s'agisse d'un de ces citadins mollassons qui n'ont jamais vu une vache autrement qu'en peinture. Enfin, ça ne coûtera rien de lui rendre la vie ici, disons... quelque peu inconfortable.

— Qu'est-ce que vous mijotez, Henriette ? Vous allez mettre des cailloux sous son matelas ?

Pour Mme Simpson, appeler sa protégée par son prénom féminin était le signe d'une grande colère ou d'une très vive inquiétude.

— Nous n'aurons pas besoin d'employer des moyens aussi radicaux. Nous nous montrerons au contraire extrêmement prévenantes envers lui. Nous serons la politesse personnifiée, mais nous lui ferons comprendre qu'il n'est absolument pas fait pour vivre à la campagne. Il pourrait s'apercevoir que le rôle de propriétaire lointain lui convient parfaitement, surtout si je lui envoie ses revenus tous les trimestres.

— Je croyais que vous réinvestissiez les bénéfices dans le domaine ?

— C'est ce que j'ai toujours fait jusqu'à maintenant, mais il suffirait de lui envoyer la moitié et de

réinvestir l'autre. Ça ne me réjouit pas, mais ce sera tout de même mieux que de l'avoir ici tout au long de l'année.

— Et qu'est-ce que vous comptez lui faire exactement ?

— Je ne sais pas encore. Il faut que j'y réfléchisse.

— En tout cas, vous feriez bien de réfléchir vite, parce qu'il sera probablement ici dans moins d'une heure.

— Il faut que j'aie fait un brin de toilette.

— Cela vaudrait mieux. Vous sentez vraiment la campagne, et pas les prairies fleuries, si vous voyez ce que je veux dire !

— Vous pouvez demander qu'on me prépare un bain ? lança Henry par-dessus son épaule en s'élançant dans l'escalier.

La gouvernante avait raison, elle sentait le fumier. Mais comment aurait-il pu en être autrement, alors qu'elle avait passé la matinée à diriger la construction d'une nouvelle porcherie ? C'était le genre de tâche qui lui plaisait. Bien sûr, cela n'avait rien d'un ouvrage de dame, même si elle se contentait de superviser les travaux. Patauger jusqu'aux genoux dans le purin n'était pas exactement sa tasse de thé.

Elle s'arrêta brusquement en plein milieu de l'escalier, saisie d'une illumination. Ce n'était pas sa tasse de thé, mais cela lui paraissait une occupation toute trouvée pour le nouveau lord Stannage ! Et si elle parvenait à le convaincre que cela faisait partie des attributions ordinaires d'un gentleman-farmer qui se respecte, elle était prête à mettre la main à la pâte.

Ragaillardie, elle grimpa quatre à quatre le reste de l'escalier. Son bain ne serait pas prêt avant un bon quart d'heure, et elle entreprit de débroussailler sa

longue chevelure devant la fenêtre de sa chambre pour contempler les vertes pâtures qui entouraient le manoir.

Le soleil commençait à décliner, et le ciel prenait une teinte rosée. Jamais la campagne n'avait été si belle, et aucun autre spectacle n'avait le pouvoir d'émouvoir Henry à ce point.

Soudain, comme pour gâcher ce plaisir ineffable, un point scintilla à l'horizon. C'était une vitre, la vitre d'une voiture... Enfer et damnation ! Il était en avance !

— Quel idiot ! Et quel manque de tact ! s'emportait-elle.

Elle n'avait plus le temps de prendre son bain.

La berline qui arrivait dans l'allée était extrêmement élégante. Même avant d'hériter de Stannage Park, M. Dunford devait avoir des moyens conséquents. Tout en brossant ses cheveux, Henry sourit fièrement en voyant deux valets de pied se précipiter pour ouvrir la portière et descendre les bagages. Sous sa férule, la maison était réglée comme du papier à musique.

Quand la porte de la voiture s'ouvrit, sans même s'en rendre compte, elle se rapprocha de la fenêtre pour mieux voir. Un pied, chaussé de bottes d'excellente qualité – et elle s'y connaissait en bottes et souliers –, en sortit. Cette botte était rattachée à une jambe tout aussi masculine que la chaussure.

Ses espoirs de voir un muscadin efféminé dont elle ne ferait qu'une bouchée s'évanouirent d'un seul coup. Lorsque enfin le propriétaire de la jambe émergea de la berline, elle en laissa tomber sa brosse à cheveux.

Dieu qu'il était beau !

Non, « beau » n'était pas le terme qui convenait. Il impliquait une certaine féminité qui ne convenait en rien à cet homme de haute taille, aux larges épaules et au corps souple et musclé. Il portait sa chevelure brune et bouclée un peu plus long que ne l'exigeait la mode du moment, et son visage...

Mon Dieu, même les plus grands sculpteurs de l'Antiquité n'auraient pu rendre justice à ce visage, parfaite incarnation de la virilité !

De hautes pommettes, un nez droit, une bouche finement dessinée au pli légèrement ironique. Elle ne pouvait distinguer la couleur de ses yeux, mais elle devinait qu'ils pétillaient d'intelligence. Et il était beaucoup plus jeune qu'elle ne le pensait. Elle s'attendait à rencontrer un quinquagénaire, mais M. Dunford n'avait pas plus de la trentaine.

L'entreprise s'annonçait plus difficile que prévu. Rouler cet homme dans la farine demanderait beaucoup de doigté. Avec un soupir de contrariété, elle ramassa sa brosse à cheveux et partit voir où en était son bain.

Alors que Dunford détaillait tranquillement la façade de sa nouvelle demeure, un léger mouvement derrière une fenêtre du premier étage attira son attention. Malgré les reflets du soleil déclinant, il distingua une jeune fille à la longue chevelure auburn. Avant qu'il ait eu le temps d'en voir plus, elle avait disparu.

Voilà qui était étrange. Une servante ne resterait pas à bayer aux corneilles derrière une fenêtre à ce moment de la journée, surtout les cheveux dénoués. Il se demanda fugitivement qui elle pouvait être, puis cela lui sortit de l'esprit. Il aurait tout le temps

de s'enquérir de l'identité de l'inconnue ; pour le moment, d'autres questions plus urgentes réclamaient son attention.

Tout le personnel de Stannage Park s'était rassemblé devant le manoir pour saluer son nouveau maître. Cela faisait environ deux douzaines de personnes, ce qui était peu selon les critères en vigueur dans la haute société, mais Stannage Park était une demeure bien modeste pour un pair du royaume.

Le majordome, un grand homme sec du nom de Yates, fournissait de gros efforts pour entourer ces présentations de toute la solennité requise, et Dunford tenta de lui faire plaisir en adoptant le comportement un peu sévère que les domestiques semblaient attendre du nouveau maître des lieux. Il avait pourtant du mal à se retenir de sourire tandis que, l'une après l'autre, les femmes de chambre plongeaient dans une profonde révérence. Jamais il n'aurait imaginé hériter d'un titre, de terres et de la maisonnée qui allait avec. Son père était le fils cadet d'un fils cadet, et Dieu seul savait combien de Dunford avaient dû mourir pour qu'il devienne le seul héritier.

— À ce que je vois, vous dirigez cette maison à la perfection, complimenta-t-il le majordome après la révérence de la dernière des filles de cuisine.

Yates, qui ne s'était jamais donné la peine d'acquiescer l'impassibilité qui constituait la qualité première d'un majordome londonien, rougit jusqu'aux oreilles.

— Je vous remercie, milord. Nous faisons notre possible, mais c'est Henry que vous devez féliciter.

— Qui est Henry ?

Yates pâlit. Il aurait dû parler de « Mlle Barrett », comme il était d'usage dans la capitale et dans toutes

les bonnes maisons, d'autant plus que lord Stannage était désormais le tuteur de Henry. Mme Simpson l'avait pris à part pour le lui dire à l'oreille juste avant l'arrivée du nouveau maître.

— Henry est... C'est que...

Comment décrire Henry ?

Cela n'avait d'ailleurs aucune importance, car Simpy avait détourné l'attention de Dunford en lui expliquant qu'elle était à Stannage Park depuis plus de vingt ans, qu'elle connaissait donc tout du domaine, de la maison du moins, et que s'il avait besoin de quoi que ce soit, elle était à sa disposition.

Dunford perçut un certain malaise chez la gouvernante. Elle en faisait trop. Il ignorait la raison de cette volubilité soudaine, mais cela l'intriguait. Un bruit étrange du côté des communs détourna son attention. Il attendit un instant, mais tout était calme, il avait dû se faire des idées. Il s'apprêtait à demander enfin à Mme Simpson qui était Henry lorsqu'un énorme goret sortit en trombe des écuries.

— Nom de Dieu ! jura Dunford, qui n'avait jamais vu pareil monstre.

Il n'y avait pas d'autre mot pour qualifier l'animal. Confié aux mains expertes d'un bon boucher, il y aurait de quoi nourrir la moitié de l'aristocratie londonienne. Mais pour le moment, la bête traversait la pelouse à vive allure et s'apprêtait à charger toute la maisonnée.

Les servantes s'égaillèrent en piaillant, tandis que les valets de pied s'agitaient sans grande efficacité apparente. Effaré par cette agitation, le cochon s'arrêta net et se mit à couiner comme si on allait l'égorger.

— Vas-tu te taire ! intima Dunford.

Le verrat, sans doute sensible à l'autorité, ne s'arrêta pas de grogner, mais se coucha aux pieds du jeune homme.

Impressionnée malgré elle, Henry marqua un temps d'arrêt. Dès qu'elle avait vu le cochon sortir des écuries, elle avait dévalé l'escalier et était arrivée devant la maison au moment précis où le nouveau lord Stannage essayait son autorité sur le fleuron de son cheptel.

Dans sa précipitation, elle avait complètement oublié le bain dont elle avait tant besoin, sa tenue masculine, la saleté de ses vêtements et l'odeur pestilentielle qui s'en dégageait.

— Toutes mes excuses, milord, marmonna-t-elle avec un sourire contraint en attrapant fermement le cochon par la queue.

Elle n'aurait probablement pas dû s'en mêler et aurait mieux fait de laisser le goret faire des saletés sur les luxueuses bottes de lord Stannage – ce qui n'aurait pas manqué d'être divertissant. Mais elle était trop fière de la bonne tenue du domaine pour ne pas tenter d'éviter un désastre.

Cette propriété était toute sa vie, tout ce qui comptait pour elle, et elle ne pouvait pas supporter qu'un étranger aille imaginer qu'on laissait les cochons baguenauder en liberté sur les pelouses, surtout si le nouveau venu était un gentleman de la capitale.

Un garçon de ferme vint prendre le relais et ramena l'animal à l'écurie. Henry prit tout à coup conscience de la mine effarée du personnel. Gênée, elle s'essuya les mains sur son pantalon et se tourna vers l'élégant citadin qui la dévisageait avec une perplexité qu'il ne songeait même pas à dissimuler.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, lord Stannage, lança-t-elle avec son sourire le plus chaleureux.

— Très heureux moi aussi, mademoiselle. Mademoiselle... ?

Ainsi, il n'avait pas compris qui elle était. Il imaginait sans doute une pupille beaucoup plus jeune, une de ces péronnelles sucrées qui ne mettaient jamais le nez dehors, qui ne couraient pas après les cochons, et qui étaient bien incapables de gérer un domaine.

— Henriette Barrett. Mais vous pouvez m'appeler Henry, comme tout le monde.

2

Voilà donc le mystérieux Henry !

— Mais vous êtes une jeune fille ! s'exclama-t-il, immédiatement conscient de la stupidité de sa remarque.

— Aux dernières nouvelles, oui.

Henry perçut dans son dos un petit claquement de langue désapprobateur. Probablement Simpy...

Dunford détailla l'étrange créature qui lui faisait face. Elle portait un ample pantalon de travail masculin et une chemise blanche de grosse toile qui, à en juger par les innombrables taches de boue qui la constellaient, avait abondamment servi. Sa longue chevelure auburn, parfaitement broyée, flottait librement sur ses épaules. Elle avait des cheveux magnifiques, et cette sensualité féminine tranchait de façon incongrue avec son accoutrement masculin. Il n'aurait su dire s'il la trouvait attirante ou tout simplement surprenante, et il n'avait aucune envie d'étudier la question de plus près. La jeune fille dégageait un parfum qui n'avait rien de féminin.

Pour être franc, il ne voulait surtout pas l'approcher à moins d'un mètre cinquante.

Henry avait passé toute la journée à la porcherie, et elle avait eu le temps de s'habituer à l'odeur, qu'elle ne remarquait même plus. Elle attribua donc la discrète grimace du nouveau lord Stannage à l'incongruité de sa tenue et, comme il était trop tard pour en changer, puisqu'il avait eu le mauvais goût d'arriver en avance, elle décida de tirer le meilleur parti possible de la situation et lui adressa son sourire le plus aimable.

— Excusez ma surprise, mademoiselle, mais...

— Henry. Appelez-moi Henry, comme tout le monde.

— Eh bien, Henry, pardonnez ma surprise. On m'avait dit qu'un certain Henry gérait le domaine, mais je pensais tout naturellement...

— Ne vous excusez pas, je suis habituée à de telles méprises. Cela m'est parfois utile.

— Je n'en doute pas, murmura-t-il en reculant discrètement.

L'étrange créature traversa la pelouse d'un pas décidé pour vérifier que le garçon de ferme avait bien enfermé le goret. Incrédule, Dunford se disait qu'il devait exister un autre Henry. Une aussi lourde responsabilité ne pouvait pas reposer sur les frêles épaules de cette jeune fille, qui paraissait quinze ou seize ans à peine !

— Ce genre d'incident n'arrive pas tous les jours, je tiens à vous le préciser, lança-t-elle en se retournant brusquement. Nous sommes en train de construire une nouvelle porcherie, et nous avons dû mettre provisoirement les cochons dans les écuries.

— Je vois.

Elle semblait parfaitement à son affaire et montrait toute l'autorité nécessaire pour diriger un domaine.

— Enfin, nous avons déjà monté plus de la moitié des murs. Votre arrivée est une véritable bénédiction, milord. Un peu d'aide sera bienvenue.

Une toux assez peu discrète retentit dans son dos. C'était Simpy, elle en était sûre cette fois-ci.

— J'aimerais voir cette porcherie terminée le plus tôt possible. Nous n'avons aucune envie que ce genre d'incident se reproduise, n'est-ce pas ? insista-t-elle avec son sourire le plus suave.

— Si j'ai bien compris, c'est vous qui administrez la propriété ?

— Plus ou moins...

— Mais n'êtes-vous pas un petit peu... jeune ?

— Peut-être, répliqua Henry sans réfléchir. Mais je suis le plus qualifié pour m'en occuper. Cela fait des années que je gère Stannage Park.

— La plus qualifiée, murmura Dunford.

— Je vous demande pardon ?

— *La* plus qualifiée. La femme la plus qualifiée pour cette tâche. Car vous êtes une femme, n'est-ce pas ? plaisanta-t-il.

— Vous ne trouverez aucun homme plus compétent que moi, répliqua sèchement Henry, totalement imperméable à son humour.

— Je n'en doute pas, y compris pour ce qui concerne les cochons. Stannage Park me paraît géré à merveille. Ce serait à vous de me faire visiter le domaine, il me semble, conclut-il en utilisant son arme la plus redoutable, son sourire.

Henry fit de son mieux pour rester froide devant ce sourire. Jamais elle n'avait eu l'occasion de rencontrer un homme aussi viril et séduisant, et l'étrange sensation de flottement qui creusait son estomac ne lui disait rien de bon. Quant à l'intrus, même si elle constituait visiblement pour lui un

objet de curiosité, il restait totalement insensible à sa présence. En tout cas, s'il s'attendait à la voir béer d'admiration devant lui, il en serait pour ses frais.

— Avec plaisir. Pourquoi ne pas commencer tout de suite ?

— Henry ! s'insurgea, ouvertement cette fois-ci, Mme Simpson. Lord Stannage a voyagé toute la journée. Il a certainement envie de se rafraîchir et de prendre un peu de repos. Il a sans doute faim aussi.

— Je suis littéralement affamé, acquiesça Dunford en leur décochant un autre de ses sourires ravageurs.

— Si je venais d'hériter d'un domaine comme celui-ci, j'aurais envie de le voir le plus rapidement possible, rétorqua la jeune fille sans se démonter.

— J'ai effectivement envie de tout connaître de Stannage Park, mais je ne vois aucune raison de ne pas commencer demain matin, quand je me serai restauré et reposé. Et quand j'aurai pris un bain, ajouta-t-il avec un petit signe de tête.

Il ne pouvait pas lui signifier plus courtoisement qu'elle empestait, et la jeune fille rougit jusqu'aux oreilles.

— Je vous comprends, milord, et vos désirs sont des ordres, cela va de soi, admit-elle, glaciale. Vous êtes bien sûr seul maître ici, désormais.

— Je ne saurais vous dire à quel point votre amabilité et votre disponibilité me touchent, mademoiselle. Pardon, Henry ! Car si je vous ai bien comprise, vous vous mettez à mon entière disposition ? ironisa Dunford, désorienté par cette sécheresse soudaine, alors qu'elle s'était montrée tout sucre tout miel jusque-là.

Henry se maudit intérieurement. Pourquoi réagir de façon aussi impulsive et laisser deviner ses véritables sentiments ? Maintenant, il allait se méfier. Car il n'était pas le genre d'homme qu'on roule facilement dans la farine, de cela au moins elle était certaine.

Normalement, elle aurait dû se trouver en face d'un imbécile. Tous les dandys de ce genre étaient des quasi-demeurés. C'était du moins ce qu'elle avait toujours entendu dire.

Sa jeunesse constituait un deuxième obstacle. Il n'aurait aucun mal à suivre le rythme qu'elle entendait lui imposer. Peut-être même se fatiguerait-elle avant lui. En tout cas, le dégoûter de Stannage Park n'avait plus rien d'évident, désormais.

La troisième complication, c'était qu'elle n'avait jamais rencontré d'homme aussi séduisant. Elle n'en avait pas rencontré beaucoup, certes, mais cela n'empêchait pas qu'en face de lui, elle se sente...

Que lui arrivait-il quand elle se trouvait en face de lui, d'ailleurs ? Elle préférait ne pas chercher à le savoir.

Quant au quatrième inconvénient, elle n'avait pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures. Le nouveau lord Stannage était d'une courtoisie irréprochable, mais elle ne pouvait pas se cacher derrière son petit doigt.

Elle empestait.

Sans même se donner la peine d'étouffer un juron, Henry se hâta de rentrer et grimpa quatre à quatre l'escalier jusqu'à sa chambre et son bain refroidi.

— J'espère que vous trouverez vos appartements à votre goût, déclara Mme Simpson en introduisant Dunford dans ceux du précédent lord Stannage. Henry a fait de son mieux pour moderniser la maison.

— Ah oui, Henry...

— Nous l'aimons tous beaucoup, vous savez.

— Mais qui est Henry, au juste ? s'enquit Dunford.

— Vous ne le savez pas ? Cela fait des années qu'elle vit ici, depuis la mort de ses parents. Et c'est elle qui dirige la maison et le domaine depuis, voyons... six ans au moins. Depuis le décès de lady Stannage — Dieu ait son âme, la pauvre femme !

— Mais que faisait lord Stannage ?

Dunford préférait apprendre le plus vite possible tout ce qu'il y avait à savoir sur sa propriété et sur l'étrange jeune fille qui la dirigeait. Cela lui éviterait certainement des impairs.

— Il pleurait lady Stannage.

— Pendant six ans ?

— Ils formaient un couple très uni, vous savez, soupira la gouvernante.

— Corrigez-moi si je me trompe. Cela fait six ans que Henry, je veux dire Mlle Barrett, administre Stannage Park ?

C'était impossible. Une gamine de dix ans à peine ne pouvait pas prendre les rênes d'un aussi grand domaine !

— Mais quel âge a-t-elle ?

— Vingt ans, milord.

Vingt ans ! Elle ne les faisait certainement pas.

— Je vois. Et quelle parenté avait-elle avec lord Stannage ?

— Mais c'est vous, lord Stannage, maintenant.

— Je veux parler du précédent lord Stannage, précisa Dunford en dissimulant son impatience.

— C'est une lointaine cousine de sa femme. Quand elle a perdu ses parents, elle n'avait nulle part où aller, la pauvre petite.

— Je vois. C'est très généreux de la part de lord et lady Stannage de l'avoir recueillie. Je vous remercie de vos bons soins, madame. Je crois que je vais prendre un peu de repos avant de faire un brin de toilette et de me changer pour le dîner. Vous observez les horaires de la campagne, je suppose ?

— Que voulez-vous, nous sommes à la campagne, s'inclina la femme de charge.

Une parente pauvre... Une parente pauvre qui s'habillait en homme, sentait l'étable et faisait marcher Stannage Park aussi bien que la maisonnée la plus huppée de la capitale. Décidément, son séjour en Cornouailles promettait de se révéler passionnant.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à découvrir quelle allure elle avait une fois habillée en femme.

Il ne lui fallut pas plus de deux heures pour être fixé. Jamais encore il n'avait vu une femme fagotée de façon aussi ridicule. Il n'y avait pas de mots pour décrire l'allure de Mlle Barrett.

Sa robe, d'un bleu lavande parfaitement démodé, surchargée de rubans, de nœuds et de fanfreluches, évoquait une pâtisserie indigeste. En plus de sa laidur, le vêtement semblait particulièrement mal coupé, car la malheureuse ne cessait de tirer dessus. En fait, il n'était plus à sa taille... La jupe était un peu trop courte, le corsage un peu trop serré, et il aurait juré que la manche droite portait une légère déchirure.

En un mot comme en cent, Mlle Henriette Barrett était à faire peur. Finalement, il se demandait s'il ne la préférerait pas déguisée en homme.

Par contre, elle sentait délicieusement bon. Une crème ou une eau de toilette simple, délicatement citronnée, huma-t-il.

— Bonsoir, milord ! J'espère que vous êtes confortablement installé ? s'enquit-elle quand il la rejoignit dans le salon.

— À la perfection, mademoiselle, je vous remercie. Puis-je vous complimenter encore une fois pour la façon dont cette maison est tenue ?

— Appelez-moi Henry, corrigea-t-elle machinalement.

— Comme tout le monde, compléta-t-il.

Malgré elle, la jeune fille sentit un fou rire lui chatouiller la gorge. Allons bon, elle n'allait tout de même pas s'enticher de cet homme ! Il ne manquerait plus que ça !

— Puis-je vous escorter jusqu'à table ?

Henry accepta le bras qu'il lui offrait en se disant qu'après tout il n'y avait aucun mal à passer agréablement la soirée en compagnie de cet étranger qui était, il ne fallait pas l'oublier, son ennemi. Il s'agissait d'endormir sa méfiance et lui laisser croire qu'il avait gagné son amitié. Ce M. Dunford n'avait rien d'un imbécile, et si jamais il se doutait qu'elle cherchait à se débarrasser de lui, tous les régiments de Sa Gracieuse Majesté ne suffiraient pas à lui faire quitter la Cornouailles. Non, mieux valait s'en tenir à la méthode choisie, et le laisser se persuader que la vie de province n'était pas faite pour lui.

Et puis, jamais encore un homme ne lui avait offert le bras. Malgré ses tenues masculines, Henry

n'en était pas moins femme, et elle ne pouvait résister à cette marque de galanterie.

— Vous plaisez-vous ici, milord ? questionna-t-elle une fois à table.

— Beaucoup, si j'en crois ce bref aperçu. Ce consommé de bœuf est délicieux, ajouta-t-il.

— Mme Simpson est irremplaçable. Je me demande ce que nous deviendrions sans elle.

— Mais je pensais que c'était la gouvernante ?

— C'est effectivement la gouvernante, mais elle fait aussi la cuisine de temps à autre. Nous avons un personnel assez restreint, comme vous avez pu le remarquer. Plus de la moitié des domestiques que vous avez rencontrés cet après-midi ne travaillent pas dans la maison, mais aux jardins ou aux étables.

— Vraiment ?

— Nous pourrions facilement employer quelques valets supplémentaires, mais ils sont tellement chers de nos jours, vous savez !

— Non, justement, je ne le savais pas.

— Ah bon ? Vous n'avez sans doute jamais eu à gérer toute une maisonnée ?

— Pas aussi grande que celle-ci, effectivement.

— C'est pour cela ! acquiesça-t-elle avec un peu trop d'enthousiasme. Si nous engageons du personnel supplémentaire, il nous faudrait économiser dans d'autres domaines.

— Vous croyez ? s'amusa Dunford en buvant une gorgée de vin.

— Mais bien entendu ! Nous devons déjà économiser sur la nourriture, vous savez.

— Vraiment ? Je trouve pourtant ce repas délicieux.

— Je vous remercie, nous avons fait de notre mieux. Nous tenions à ce que vous soyez bien reçu pour votre première soirée à Stannage Park.

— Quelle délicate attention !

Henry réfléchit rapidement. Le visage de son interlocuteur était indéchiffrable.

— Dès demain, reprit-elle avec une assurance qui la surprit elle-même, nous devons revenir à nos menus ordinaires.

— Et de quoi sont-ils faits ?

— Oh, de plats très simples. Potages de légumes, un peu de mouton de temps en temps. Nous mangeons les bêtes quand leur laine n'est plus assez bonne.

— J'ignorais que la laine se gâtait avec l'âge.

— Mais bien sûr que si ! Quand les moutons vieillissent, leur laine devient filandreuse, expliqua-t-elle en espérant qu'il ne devinerait pas son mensonge. Elle se vend à trop bas prix, et à ce moment-là, nous mangeons les animaux.

— Nous avons donc de temps en temps du mouton.

— Bouilli.

— Je m'étonne que vous ne soyez pas plus mince.

Que voulait-il dire ? Est-ce qu'il la trouvait trop ronde ? À cette idée, son cœur se serra.

— Nous ne lésinons pas sur le petit déjeuner ! assura-t-elle, bien décidée à ne pas renoncer à ses œufs et à ses saucisses. Après tout, nous avons tous besoin de prendre des forces pour accomplir ce que nous avons à faire dans la journée.

— Je comprends.

— Nous faisons donc un copieux petit déjeuner, et nous avons du porridge pour le déjeuner.

— Du porridge ? s'étrangla Dunford.